Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 10 (1935-1937)
Heft: 28

Rubrik: Chronique de la société : Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTE

COMPTES RENDUS

Conférences publiques

Lucien Dubech : *Le théâtre contemporain* (29 janvier 1936).

Le critique dramatique de *Candide* jouit aujourd'hui d'une autorité très semblable à celle qu'exerçait naguère Sarcey. Moins robuste, moins savoureux, mais plus intelligent, plus fin lettré que le vieil « oncle », c'est un critique « de droite », au sens autant littéraire que politique du mot. Il joint à une sensible vivacité d'esprit et d'impression, la plus ferme netteté de jugement. Et son nombreux auditoire entendit avec plaisir cette voix un peu grêle, cette parole un peu lente, avec de soudains accès de coquetterie, qui décrivait avec une évidente compétence l'état du théâtre français contemporain. Jules Romains, l'autre hiver, regardait la scène du côté de « l'auteur ». M. L. Dubech la montra du côté du public. Il la représenta telle qu'une critique très positive, méthodique et bien informée peut la voir.

Il dressa d'abord une planche topographique du théâtre parisien, localisé et centralisé dans un quadrilatère de quelques kilomètres carrés — de l'Ambigu à l'est, au Théâtre des Arts au nord, du théâtre des Champs-Elysées à l'ouest, jusqu'à celui de Montparnasse au sud, — petit « canton » en dehors duquel il n'y a pas d'art dramatique vivant en France.

M. Dubech classa ensuite ces théâtres en trois catégories, avec les deux théâtres officiels au centre, tout autour les entreprises « commerciales » des boulevards, et dans les ailes les compagnies littéraires (Copeau, Jouvet, Dullin, Gaston Baty et Pitoeff) dont les recherches sont aux prises avec de rudes difficultés.

Puis, de toute l'activité déployée sur toutes ces scènes depuis la guerre, de toute la production contemporaine, M. Dubech fit un tableau historique fort clair, en trois « moments ». Ce fut d'abord, avec la victoire, une immense espérance. C'est alors qu'apparaît la compagnie littéraire indépendante, jalouse de doter d'un théâtre « classique » la France moderne. Mais rien de classique pouvait-il jaillir d'une société qui si vite se décomposait ? De cette poursuite d'un art discret, de cette « école du silence », seuls quelques noms surnagent aujourd'hui (J. J. Bernard, Sarment, Crommelynck).

L'héritage vrai de la guerre, c'était le désordre. Et la période de la surproduction, de « l'inflation », est tôt venue. Comme l'industrie le consommateur, le théâtre crut pouvoir multiplier le spectateur. On attira bien en effet du monde, — un public sans délicatesse, qui prit le goût non du théâtre, mais de passer la soirée dehors, — et qui satisfait aujourd'hui ce goût au cinéma. On ouvrit de nouvelles salles, on y engloutit d'énormes capitaux dans des machines, on força la production. Alors apparurent M. Achard, Bourdet, et ce Pagnol dont le succès fut fantastique.

Et puis ce fut, c'est encore la crise, — la naturelle, l'inéluctable remise en place des valeurs si follement faussées. Ce fut l'inquiétude, la catastrophe, la stérilité, — les « succès » qu'on tente d'importer de l'étranger et qui deviendront des fours, les pièces mort-nées, tombées avant que la critique ait eu le temps d'en parler. La bourrasque réparatrice semble aujourd'hui près de sa fin. La dure leçon commence à être comprise. Une épuration s'achève. Auteurs, acteurs et directeurs font maintenant du travail soigné, et M. Dubech affirme que cet hiver a donné à Paris la meilleure « saison » qu'on ait vue depuis la guerre.

Le critique de *Candide* s'appliqua enfin, avec une sagacité tour à tour prudente et narquoise, à juger les principaux auteurs d'aujourd'hui, et à les situer chacun dans le plan et à la hauteur où leur œuvre les place. Et sans doute M.

Dubech accusa-t-il sa sévérité envers quelques-uns, envers la Comédie Française par exemple, qu'il représenta aux mains de comédiens de gauche peu lettrés, et envahie par le « sec Géraldy » ou par le « morne et gris Vildrac ». Il cingla d'un mot qui n'était d'ailleurs pas absolument injuste le comique un peu raide de *Knock*, le comparant à « de l'acier chromé ». Il eut même des silences singulièrement significatifs (Claudel, Duhamel, Ghéon). Dans l'ensemble pourtant, cette mise en place paraissait remarquablement fine et juste.

On vit ainsi défiler, chacun avec sa « note », les vedettes de ce temps. Ce fut d'abord l'hercule Bernstein, puissant et volontaire, mais sacrifiant à l'actuel. Ce fut Sacha Guitry, dont M. Dubech assure qu'il demeurera comme l'un de ces comiques « mineurs », légers et charmants, du 18e siècle. Ce fut Sarment, un Musset avorté, au romantisme crispé et à l'ironie grimaçante, — puis Passeur, génial, inégal, et morbide — puis Bourdet, tout en « morceaux », plus expert à écrire la scène qu'à bâtir la pièce. Ce fut Lenormand, dont les personnages semblent aliénés, — ce fut Pagnol, qui s'est cru un Molière, et qui vexé de n'être peut-être qu'un Scribe, lâche le théâtre pour le cinéma.

M. L. Dubech ne pouvait esquiver la grave question posée par ce qu'il nomme « la jeune critique », et qui est celle du du théâtre « littéraire ». Il s'est d'ailleurs mis d'accord avec ces jeunes pour soutenir comme Sainte-Beuve que « rien ne vit que par le style » et pour condamner la vulgarité d'écriture d'un Verneuil, le style « à la noix de coco » d'un Marcel Achard, et même le négligé voulu d'un Bernstein. Mais le « cas » Giraudoux l'a laissé perplexe. Les ellipses de ce style ténu et précieux, assez scénique d'ailleurs, lui paraissent former un langage d'un déchiffrement plutôt difficile au spectacle. M. Dubech salue cependant dans l'auteur de *La guerre de Troie*... le seul dramaturge original de l'époque, et d'une originalité singulièrement profonde, puisqu'elle ne craint pas d'emprunter jusqu'à ses sujets. Il se demande si ce théâtre n'aura pas le sort de celui de Sénèque, le plus artificiel qui ait jamais

été, mais aussi celui qui a été le plus utilisé par toutes les littératures.

A ces notes singulièrement fines, M. Dubech mêla quelques considérations politiques, qu'il est sans doute permis de trouver à la fois simplistes et fumeuses. Mais il termina le plus heureusement sa conférence en rappelant que l'art dramatique exige de ceux qui le servent à la fois de l'intelligence et de l'amour, puisque toute pièce, pour exister, doit être jouée. Selon le mot de Loge de Vega : « deux tréteaux, quatre planches, deux acteurs, — et une passion », c'est cela seulement qu'il faut au théâtre pour vivre, — mais il lui faut au moins cela.

M. Sven Stelling-Michaud : *La Suisse et les artistes hollandais du XVIIme siècle* (19 février 1936).

Devant un auditoire malheureusement clairsemé, M. S. Stelling-Michaud prodigua les richesses de son information étendue et précise sur un sujet fort original.

Il présenta quelques peintres hollandais qui ont parcouru notre pays au XVIIme siècle, et dont il a découvert à Vienne des œuvres singulièrement intéressantes. Ces artistes, qui empruntaient volontiers pour se rendre en Italie la route des Grisons, prenaient en passant toutes sortes de notes — ou recherchaient ensuite dans leur atelier à fixer leurs impressions de voyage, ainsi ce Seghers, qui se rendit vers 1625 aux lacs italiens, et qui dessina de mémoire le rocher de la Via Mala. Jean Hackaert (1629-1699), lui, qui vint en Suisse dès juillet 1653, dessinait ou croquait d'après nature, et s'efforçait à l'exactitude. On le retint une année à Zurich, tant on fut séduit par son art de composition élégante et probe. Il influença fortement l'art suisse d'alors, héroïsé et romantisé par Merian, — et M. Stelling-Michaud, par des rapprochements de clichés significatifs, prouva péremptoirement cette influence, qui dura plus d'un siècle.

Le conférencier suivit l'artiste dans sa lente course vers

l'Italie, par Wallenstadt et les Grisons. Et l'étude de ces dessins de voyage fut une suite de révélations de tout ordre, sur les changement apportés à la culture, au boisement, au tracé des routes ou à l'architecture à travers les âges, — et surtout sur la valeur de ce peintre, si naturel dans sa précision, et si respectueux des formes vraies, et si expert à les ordonner et à en dégager la douceur.

M. Stelling-Michaud présenta quelques autres de ces artistes, l'un surtout, un garçon paresseux et un peu fou, qui ne voulait être que « le Raphaël des enseignes » — et qui gagnait dans notre canton sa vie de voyageur en peignant d'assez savoureux portraits, une Genevoise goîtreuse par exemple, costumée en Savoyarde.

Mais l'influence de cet art si honnête, qui disciplinait si bien l'œil, s'affaiblit vite. Haller, Rousseau, et le romantisme vont venir, qui incorporeront au moi la nature, — où l'on ne verra plus qu'un excitant de l'imagination, et que l'on ne regardera plus pour la peindre. Dans la seconde moitié du XIXme siècle pourtant, le métier et la culture des sens reprendront leurs droits, et le conférencier montra par une dernière confrontation de clichés — le même paysage vu par Hackaert et par le Bernois contemporain Victor Sourbeck — à quelle puissance d'expression peut atteindre le sentiment juste de la montagne, quand il s'appuie sur la loyauté du dessin.

André Maurois : *L'Angleterre et l'Europe* (11 mars 1936).

Pour donner à cette causerie un cadre digne de la personnalité du conférencier et de la brûlante actualité du sujet, les Etudes de Lettres avaient choisi le théâtre, non sans quelque anxiété devant le gros risque financier qu'il fallait courir. Mais le succès fut très brillant.

M. A. Maurois offre le spectacle infiniment précieux aujourd'hui d'une intelligence déliée et lucide, unie à une extrême chaleur de sympathie. Si son regard est clairvoyant,

l'intensité et la qualité de sa vibration demeurent singulières. On dirait une algue sensible à toutes les directions du courant, et souple à se pencher dans tous les sens, — mais experte à reprendre chaque fois la rectitude de son élan.

Cette conférence, — fort bien préparée, clairement construite et simplement présentée, — s'appliqua d'abord à dessiner des Anglais une de ces images psychologiques dont M. A. Maurois a le secret. Il les montra passablement incertains, au premier coup d'œil, comme leur climat — demeurés par leur insularité à l'abri des fièvres d'absolutisme qui ont agité l'Europe — à la fois romains et germaniques de formation — marins, mais nullement militaires, gouvernés par des rois sans soldats, qu'ils mènent en fait par la seule autorité de leur opinion publique, respectueux des formes, rapprochant mieux qu'ailleurs les classes sociales, et portant jusque dans leurs passions politiques une calme courtoisie de sportifs. Peuple heureux donc, et plein de confiance en son destin, se croyant né pour le bien du reste de l'humanité, — un peu trop sûr que tout s'arrangera, détournant son regard de l'avenir et de toute hypothèse, tout entier dans le présent, — et porté à la recherche, dans chaque cas, d'un compromis, et d'un précédent, plutôt que d'une solution logique. Ame complexe, au total, commandée par un robuste fond d'égoïsme, qu'elle voudrait accorder avec ses aspirations à la bonne volonté morale.

Puis M. A. Maurois s'applique à formuler et à expliquer la politique de cette grande île qui doit, pour vivre, posséder la maîtrise des mers, et que ses intérêts éternels contraignent à considérer comme extrêmement sensibles ses lignes de communication avec son immense empire. Et c'est pourquoi elle a toujours pratiqué à l'égard des puissances de l'Europe son jeu de bascule, — hostile à tout Etat trop fort et trop pressé d'agrandir sa flotte. Les Anglais ont toujours prétendu d'ailleurs régler leurs affaires extérieures en honnêtes gens, ennemis de toute violence, et avant tout « légalistes ».

Le conférencier raconte la signature solennelle, devant

le cabinet, par Mr. Churchill, en août 1914, de l'ordre de mobilisation, — après une demi-heure de silence absolu, à attendre de l'Allemagne une réponse qui n'est pas venue.

Les variations de la politique extérieure, depuis la guerre, s'expliquent ainsi, d'abord par la crainte de voir la France s'exalter de sa victoire — puis par l'angoisse de voir l'Allemagne réarmer. Mais un vote populaire en faveur de la S. d. N., massivement sollicité contre l'Allemagne, s'est retourné contre l'Italie...

Plus que sur les diplomates, toujours en retard avec leurs formules, M. Maurois, pour sauver l'Europe d'une dernière catastrophe, compte sur la volonté raisonnable de chacun, sur notre refus à tous de céder à nos passions, sur notre besoin de comprendre les autres peuples, et d'abord sur notre sagesse à ne pas trop attendre d'eux, à les savoir complexes — comme nous-mêmes.

Conférences de mise au point

M. P. KOHLER, professeur à l'Université de Berne : *Les lettres françaises et la Renaissance* (25 janvier 1936).

Sur le siècle de la « renaissance », M. P. Kohler ne vint pas apporter à ses auditeurs le résultat d'investigations personnelles, ni même un point de vue neuf. De la magnifique aventure courue par les hommes d'alors, c'est une fresque qu'il brossa. Une fresque dont il rendit le mouvement avec cette loyauté et ce bonheur d'expression, avec aussi cette richesse d'expérience et d'aperçus qu'on lui connaît...

Entre ceux qui, se refusant à admettre qu'il se soit produit au XVIme une manière de résurrection, en reportent au XIIme siècle déjà l'origine et affirment dans la vie spirituelle de la France une continuité d'élan qui aurait tout simplement atteint sa plus belle période vers 1550, — entre ceux-là et ceux qui avec Michelet saluent la Renaissance comme une révolution subite et radicale, — M. P. Kohler s'appliqua

à découvrir d'abord une position à la fois médiane et élevée, d'où l'on pût percevoir le vrai rythme de la course, qui ne fut en fait que la brusque accélération d'un mouvement bien antérieur. Quand Ronsard et du Bellay platonisent, par exemple, à la suite des Lyonnais, — ils recommencent encore, en fait, l'une des plus hautes entreprises du moyen âge, — celle des troubadours.

Aux yeux de ceux qui la vécurent, la Renaissance n'en est pas moins apparue comme une aube resplendissante après la nuit. Rabelais s'éblouit de contempler ainsi « l'insigne flambeau du soleil » — qui deviendra pour un Dolet la torche du bûcher. La Pléiade en fait un brandon révolutionnaire, et lance la poésie française, alors en retard d'un siècle sur sa prestigieuse sœur d'outre-monts, à la conquête de trois littératures nobles, la grecque, la latine, et l'italienne.

Une première génération, celle de Budé et de Lefèvre d'Etaples, avait conçu un idéal plus large et plus « classique » (et c'est Budé qui fonda l'enseignement de ce nom), d'une portée autant scientifique, et morale, et religieuse, « évangélique », — que littéraire. Mais la Pléiade se voulut jalousement artiste. Et il faudra que vienne la troisième génération, celle de Montaigne, pour que se consomme le mariage entre le goût de la pensée et l'amour de l'art.

Par excès de fougue, la Pléiade imita parfois sans discernement les auteurs antiques, qu'elle ne sut pas toujours « convertir en nourriture et en sang ». Les hommes de ce temps eurent des ferveurs pour tous les autels. Rabelais sut être à la fois curé et anatomiste, évangélique et épicurien. Ronsard fut à la fois païen et catholique. C'est un temps d'extrême liberté, de démesure. Et Malherbe devra passer au tamis toute cette surabondance.

La Renaissance aura du moins donné à la France le grand lyrisme (qui semble avoir besoin d'une révolution pour y surgir). Il lui aura sans doute manqué cette connaissance du cœur humain qui distingue si supérieurement les grands moralistes de l'époque classique. Mais penché sur son moi

pour le peindre, Montaigne tend vers le XVIIme siècle une main à la fois nonchalante et nerveuse, que Pascal saura saisir.

M. P. Scholes : *English Musical Life as Shakespeare knew it*, with examples of English Music and Instruments of the period, by gramophone (29 février 1936).

On affirme volontiers que l'Anglais ne possède pas le sens musical et que son pays n'a joué qu'un rôle effacé dans le domaine de la musique. Les faits démentent cette assertion courante. Les musicographes du continent reconnaissent aujourd'hui que l'œuvre de Dunstable (début du XVme siècle) sert de base à l'art contemporain et que, à la fin du XVIme et au début du XVIIme siècle, la musique de clavier, due à des compositeurs tels que Bull, Byrd, Gibbons, Farnaby, imprima son essor à la musique instrumentale.

Le règne d'Elisabeth marque une apogée du genre musical et du genre dramatique en Angleterre. La musique subit l'influence italienne qui, mariée à la tradition nationale, donna naissance à une floraison des plus remarquables. Une brillante pléiade de compositeurs et d'exécutants excelle dans les formes les plus diverses et sur toutes sortes d'instruments.

Shakespeare fait plus de 500 allusions à la musique, dont 250 concernant le chant ou des chansons. De toutes ses œuvres en vers il n'en est pas de plus charmantes que les poèmes qu'il composa en vue de les faire exécuter avec accompagnement musical au cours de la représentation. On a conservé jusqu'à nos jours, on chante encore certaines de ces mélodies, dues à des compositeurs de l'époque et utilisées sans doute sur la scène shakespearienne.

Shakespeare aussi recourt fréquemment à la musique pour introduire des cortèges, des situations militaires, pour accompagner des personnages de haut rang ; ici jouent des instruments sonores : trompettes, cors, hautbois, sambuques,

timbales. S'agit-il de situations familières ou d'apparitions surnaturelles, des instruments moins bruyants entrent en jeu : violes, luths, flûtes. Pour les danses rustiques on se sert du *pipe and tabor* (chalumeau et tambourin), maniés par un seul et même exécutant. Tous ces instruments reviennent en honneur aujourd'hui : caprice de la mode, besoin de nouveauté, exigence de la radiophonie qui, arrivée au bout de son répertoire de musique classique et moderne, le rajeunit par des emprunts au passé.

L'auditoire eut alors le plaisir d'entendre exécuter sur le gramophone des échantillons de musique anglaise de l'époque de Shakespeare, enregistrés d'après les partitions conservées de compositeurs contemporains, tels que Weelkes, Pilkington, Byrd, Dowland, Bull, Norcome, etc.

Colloques

Le colloque de *langues anciennes* a poursuivi une ac ivité fructueuse, tant par la valeur des travaux présentés que par les discussions nourries et animées qui les ont continués.

M. Michel Mayor présenta une étude consciencieuse sur *Auguste et Horace*, d'après le livre tout récent de Léon Homo sur *Auguste*.

Laissant de côté les vaines élucubrations de la critique et de la légende qu'elle a édifiée, M. le professeur A. Bonnard nous parla, en fin poète, de la *Poésie de Sapho* et nous montra tout ce qu'on peut apprendre de la poétesse en se bornant à lire attentivement ce qui reste de ses œuvres.

M. Louis Meylan, directeur de l'Ecole supérieure de Villamont, nous entretint de *Virgile, poète de Rome*. La majesté du sujet ne compromet en rien la valeur de l'écrivain. Elle l'élève et lui a inspiré quelques-uns de ses plus beaux vers.

Enfin Mme Stilling voulut bien clore notre série de colloques en faisant succéder à la science des premiers introducteurs la grâce élégante de l'artiste. Sur ce sujet en appa-

rence très mince, *la Sybille*, elle fit passer à ses auditeurs une heure exquise et combien instructive pour chacun.

Ed. R.

*

Le colloque de *philosophie* est en pleine activité ou plus exactement en pleine lutte : toujours des idées qui s'excluent.

M. G. Borel a introduit la série de l'hiver par une analyse très fouillée de *La doctrine de Maurice Blondel*, qui voit dans l'élan spirituel l'appel d'une puissance transcendante sans laquelle nous ne pourrions réaliser notre destinée. L'action, ce choix sans cesse renouvelé, nous enrichit : en face du devoir, l'aveu de notre insuffisance fait naître en nous une aspiration infinie. « On ne vit, on ne pense, on ne veut que pour ce qui n'est pas et pour ce qu'on voudrait qui fût. »

Ensuite, M. Penido nous parla en thomiste, avec une rare éloquence, de *Notre connaissance de Dieu*, connaissance à la fois rationnelle et surnaturelle. Mais M. le professeur Miéville, avec non moins de talent, vint attaquer *Le dogme trinitaire*, base de la métaphysique de saint Thomas et des doctrines qui en jaillissent.

Sur quoi M. le professeur Arnold Reymond voulut nous donner — ce dont nous lui sommes spécialement reconnaissants — une très belle étude sur *Les rapports de la théologie, de la philosophie et de la philosophie religieuse*. Pensée trop riche pour tenir en quelques lignes !

Puis M. Maurice Gex étudia, avec la maîtrise que l'on sait, *Quelques aspects du réalisme contemporain*, dégageant dans la multiplicité des systèmes les similitudes profondes. M. Gex — sans exclure une revision possible — voit dans la phase réaliste de la philosophie actuelle « une fontaine de Jouvence pour la pensée humaine ». De là son ardeur à nous y conduire et notre docilité à le suivre.

De M. André Burnier, nous avons eu un travail remarquable sur *La science morale, fonction des jugements de valeur*. Approfondissant un des paragraphes de sa thèse, M. Burnier

a cherché quelle importance métaphysique peut avoir la transformation des notions traditionnelles de la morale en notions fonctionnelles.

Enfin M. Marcel Reymond, dans une magnifique conférence sur *La philosophie de Lalande et la vie de l'esprit*, nous montra en quoi l'idéalisme rationnel s'oppose à l'évolutionnisme de Spencer, passage de l'homogène à l'hétérogène, tandis que l'activité spirituelle sous toutes ses formes consiste dans le progrès d'une assimilation qui supprime les variations désordonnées de la vie.

Notre série de travaux n'est pas terminée ; au semestre d'été, nous entendrons encore MM. les professeurs Allo, Braun, Bourl'honne et Diez ainsi que MM. les pasteurs Ed. Mauris et Th. Grin. Que tous nos conférenciers veuillent bien trouver ici l'expression de la vive gratitude de leurs auditeurs !

R. V.